

Haute-Bretagne

L'Encyclopédie

UNE CULTURE RÉHABILITÉE

Voici que vient de paraître la première encyclopédie jamais consacrée à la société et à la culture de la Bretagne gallèse. Léandre Mandard, co-directeur de cette édition avec Pascal Ory, nous présente cet ouvrage qui a réuni les meilleurs spécialistes dans chaque domaine investigué.

Musique Bretonne : Comment vous est venue l'idée de cette Encyclopédie de la Haute-Bretagne ?

Léandre Mandard : L'initiative revient à l'historien Pascal Ory, qui est originaire de Fougères. Longtemps professeur à la Sorbonne et aujourd'hui académicien, il est resté attaché au territoire de son enfance, et est un habitué des ouvrages collectifs. Pour faire éclore ce projet d'encyclopédie, il a recherché d'autres personnes afin de former un comité de rédaction ; c'est à ce moment-là, en 2017, que nous nous sommes rencontrés. De mon côté, je venais de terminer un mémoire d'histoire sur le mouvement gallo au 20^e siècle. Étant immergé depuis longtemps dans ce qu'on peut appeler la « culture gallèse » – via l'usage familial du gallo, la pratique de l'accordéon, la fréquentation de grands rendez-vous comme la Galloisie en fête à Monterfil ou la Bogue d'or à Redon –, ce projet m'a tout de suite intéressé.

■ Léandre Mandard (photo Roenn Quéré).

M.B. : De qui vous êtes-vous entourés pour rédiger l'ouvrage ?

L.M. : Tout au long du projet, nous avons été épaulés par Laurence Prod'homme, conservatrice au Musée de Bretagne, dont l'apport a été essentiel pour l'iconographie. Les milliers d'images conservées au Musée de Bretagne – dont une grande part est en ligne – sont une véritable mine. Sa connaissance des collections a été très précieuse. Pour différents aspects liés à la culture orale, la présence de Marc Clérivet

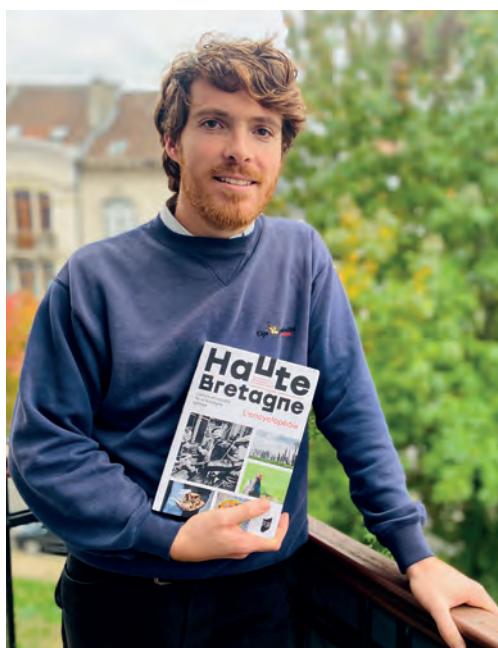
nous a aussi été d'un grand secours. Enfin, nous avons reçu le soutien financier ou humain d'autres partenaires (l'Institut du Galo, Dastum, le Musée de Bretagne, la Société historique et archéologique de Bretagne...).

Pour écrire les chapitres, nous avons recherché les meilleurs spécialistes de chaque sujet, autant que faire se peut ! Chacun et chacune est impliqué dans une démarche de recherche, dans un cadre institutionnel (à l'université, dans un musée), dans le monde associatif, ou bien de manière plus indépendante. Tout en partageant des centres d'intérêt, ces différents réseaux ne se côtoient pas toujours... C'était donc une occasion de les rapprocher. Au total, une trentaine d'auteurs et d'autrices

ont contribué à l'ouvrage, qui compte 600 pages, plus de 300 illustrations et une quarantaine de cartes, dont beaucoup sont inédites.

M.B. : L'idée était-elle de dessiner les contours d'une identité souvent perçue en creux ?

L.M. : En effet. Le constat partagé est que la Haute-Bretagne est souvent appréhendée en négatif de la Basse : c'est la Bretagne qui ne parle pas breton, dont on considère un peu vite qu'elle manque de personnalité. Dans les représentations, elle tend à disparaître





■ Une famille en pleine corvée de bois à Plélan-le-Grand en 2004. Derrière eux, une haie de ragosses, élément de paysage emblématique du bassin de Rennes (photo Pascal Glais, coll. Musée de Bretagne, licence CC-BY-NC-ND).



■ En une du Peuple breton de décembre 1975 : « Le pays gallo est-il breton ? » Le journal de l'UDB y répond en battant en brèche le préjugé selon lequel « seule la Basse-Bretagne est vraiment bretonne » (doc. coll. Centre de recherche bretonne et celtique).

au profit d'une image standardisée de la région. Un seul exemple : en 2022, le documentaire *La Grande histoire de la Bretagne* (de Frédéric Brunquell, diffusé sur France 3) a rencontré un certain succès. Pourtant, à le regarder, on a l'impression qu'on nous raconte « la grande histoire du Finistère » : il y est beaucoup question de langue, mais le mot « gallo » n'apparaît même pas une seule fois ! Ce genre de cliché n'est pas nouveau. Dès le 19^e siècle, l'imagerie touristique a forgé des stéréotypes. Les mouvements régionalistes et nationalistes bretons, de leur côté, ont eu tendance à surinvestir tout ce qui était – ou paraissait – celtique. Le pays gallo, trop « latin », était à leurs yeux moins breton donc moins intéressant, leur paraissait quasiment « contaminé » par la France... L'imaginaire col-

lectif est encore tributaire de cette vision hiérarchisante et de ces fantasmes, que l'*Encyclopédie* tente de déconstruire.

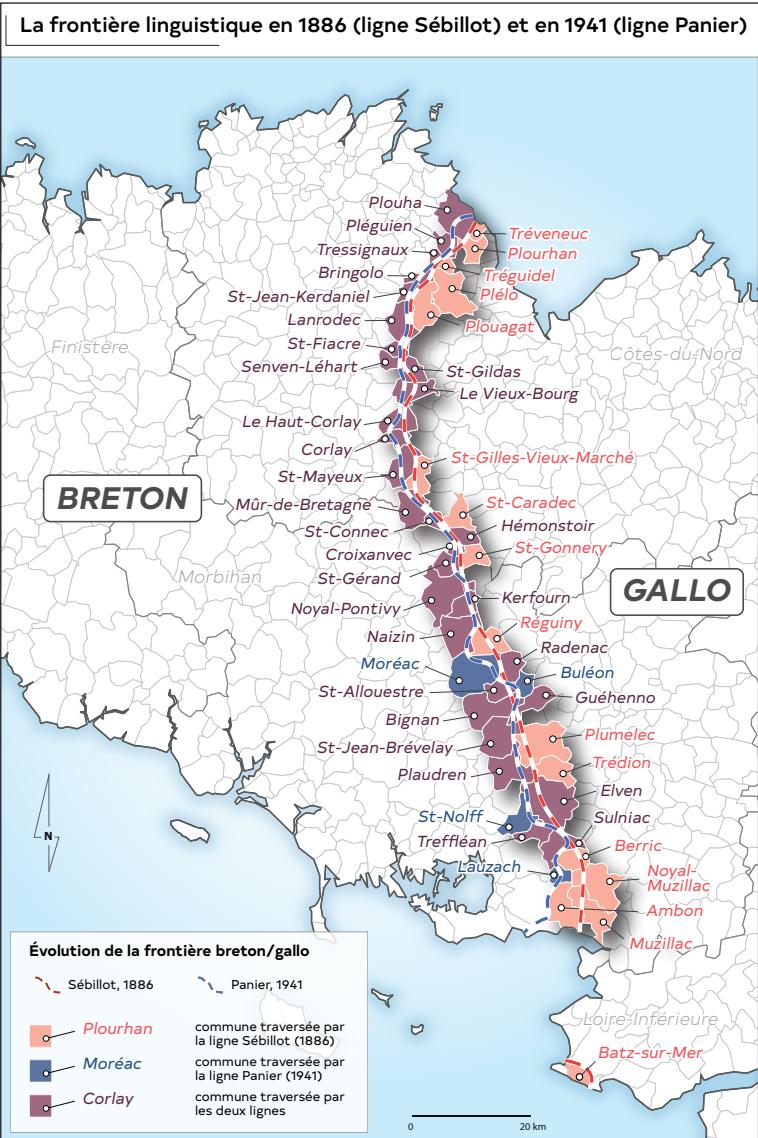
M.B.: Quel en a été le projet ?

L.M.: L'*Encyclopédie* interroge chaque pan de l'histoire, de la géographie, de la culture de la Haute-Bretagne, abordée non plus en négatif, mais pour elle-même. Les connaissances sur le territoire sont nombreuses – il suffit pour s'en convaincre de consulter la très abondante matière accumulée et diffusée par Dastum – mais dispersées, segmentées. Le choix d'étudier la Haute-Bretagne dans son entier, avec une approche aussi globale, est inédit. Il y avait aussi un besoin d'actualiser nos connaissances, de faire un point d'étape, et on espère que ce livre suscitera des recherches

futures. Mais on ne s'adresse pas seulement au public averti... Le souci de viser large était présent dès le début. La place centrale occupée par l'image illustre cette préoccupation : les iconographies, avec leur commentaire, peuvent être une porte d'entrée.

M.B.: Les premiers chapitres abordent la géographie humaine de la Haute-Bretagne, avant, notamment, d'aborder la culture gallèse dans sa diversité d'expressions...

L.M.: On commence par planter le cadre. Le premier chapitre porte sur les paysages. Dans une large partie de la Haute-Bretagne, le bocage a une allure particulière avec ses chênes d'émonde, dits *ragosses* ou *ragoles*, très présents malgré la mutation profonde de l'agriculture.



Carte de la frontière linguistique selon les travaux de Paul Sébillot et R. Panier, synthétisés par Anne Diaz (réalisation A. Martin et A. Lepetit).

En effet, depuis quelques décennies, les grands silos des coopératives agro-industrielles sont entrés dans le champ de vision, et les paysages urbains se sont étendus avec la construction de vastes zones pavillonnaires. On a, enfin, des vignobles au sud-est de Nantes, ainsi que de grands espaces de marais (la vallée de la Vilaine, la Brière) qui contribuent à la diversité du territoire.

Encore faut-il bien délimiter ce dernier. À l'est, c'est simple : les

frontières politiques de la Bretagne sont restées stables au fil des siècles. À l'ouest en revanche, au voisinage de la Basse-Bretagne, c'est plus complexe. Deux chapitres sont consacrés à la frontière linguistique entre breton et gallo, sujet passionnant... et passionné ! Car on a souvent – et de plus en plus – voulu décrire sa disparition, au nom de l'unité de la Bretagne... Pourtant, les enquêtes sociolinguistiques de la Région montrent à quel point cette

frontière est encore d'actualité, et que même si les locuteurs de breton et de gallo bougent – ce qui n'est pas nouveau –, ces langues restent territorialisées. Cela ne veut pas dire que la frontière linguistique est étanche, ou qu'elle doit l'être. Elle s'est d'ailleurs déplacée au cours des siècles, et la forme qu'elle a pu prendre dans des périodes anciennes est difficile à connaître avec précision. Elle n'en est pas moins un repère, une clef de compréhension essentielle de la société bretonne, de sa culture... Et ce n'est pas aux amis de Dastum qu'on va apprendre ça ! Mais j'insiste là-dessus car certaines personnes occupant des positions de pouvoir cherchent à gommer ces repères géographiques, qui sont la matrice de la culture populaire dont nous héritons. Ce qui amène à certaines aberrations, comme l'imposition par la Région de néotoponymes céltiques d'invention récente sur les panneaux routiers en pays gallo (*Mederieg* pour Médéac, alors que la forme gallèse connue localement est *Mederia...*). Ce genre de visions idéologiques, coupées du terrain, prospère sur la méconnaissance de ces questions par le grand public, et c'est là que l'*Encyclopédie* a sans doute un rôle à jouer, en fournissant un outil auquel se référer (un chapitre entier, écrit par Régis Auffray, est d'ailleurs consacré à la toponymie). Je finirai là-dessus en renvoyant vers le travail remarquable de l'anthropologue Anne Diaz, une de nos autrices, sur la frontière linguistique ; sa thèse, accessible en ligne, est une mine pour qui souhaite approfondir ce sujet.

Les chapitres qui suivent dressent un portrait social, politique et économique de la Haute-Bretagne. Ça brasse large, mais ça permet aussi d'identifier ce qui fait la spécificité

de la région. On rappelle que la chouannerie, contrairement à certaines images d'Épinal, a été bien plus importante en pays gallo qu'en pays bretonnant. Dans un chapitre de l'historienne Martine Cocaud consacré aux questions de genre – auxquelles on ne pense pas spontanément quand on réfléchit à la Haute-Bretagne –, on voit comment la forte implantation de la Jeunesse agricole catholique (JAC) et la présence de grandes métropoles ont donné leur forme aux mobilisations des femmes pour leur émancipation. On relève aussi des éléments qui sont caractéristiques de toute la Bretagne, par exemple dans le domaine religieux : dans l'ensemble de la région, on a une même « civilisation paroissiale » (moins marquée dans les régions voisines), un même vocabulaire (partout, le curé s'appelle le « recteur », les paroisses sont divisées en trèves...).

M.B.: La langue gallèse tient une place importante dans cet ouvrage. Cela relève-t-il de la volonté de mettre en lumière une langue qui reste encore souvent dépréciée et dont l'histoire, la construction, etc. sont méconnues ?

L.M.: Tout à fait. Dans beaucoup de publications généralistes sur la Bretagne, la question du gallo n'est abordée qu'à la marge, quand elle l'est. Il y avait un enjeu à légitimer l'étude d'un sujet souvent tenu pour négligeable, et les Presses universitaires de Rennes ont d'ailleurs

été très ouvertes là-dessus. Pierre Corbel, qui a dirigé les PUR entre 1990 et 2016, est lui-même gallésant. Il a été membre des Amis du parler gallo dans les années 1970-1980 et avait déjà édité une importante *Anthologie de la littérature gallèse contemporaine* en 1982. Il signe la postface de l'*Encyclopédie*.

Du reste, il aurait paru difficile de parler de la culture sans toucher à la langue... Régis Auffray, l'auteur du dictionnaire *Le Petit Matao*, a beaucoup contribué à l'ouvrage. Dans un de ses chapitres, il propose une synthèse très documentée sur le gallo d'un point de vue linguistique, 18 cartes à l'appui ! Nous avons uni nos forces, avec lui et Antoine Châtelier, pour écrire le plus long chapitre de l'ouvrage, sur l'histoire du gallo. On espère qu'il pourra être un point d'appui pour des recherches futures sur une histoire bien plus riche qu'on ne le croit souvent. Dans ce texte, on apprend par exemple qu'on retrouve des mots de gallo dans le créole des Seychelles, que le gallo a été utilisé à des fins de propagande par les adversaires de la Révolution française en 1792, qu'il y avait beaucoup d'articles en gallo dans la presse locale de la fin du

19^e siècle (notamment des satires politiques)... Par ailleurs, le gallo est présent dans l'*Encyclopédie* à travers les abstracts des chapitres, rédigés entièrement dans cette langue.

M.B.: Un ensemble de chapitres est consacré à la culture immatérielle de Haute-Bretagne. Quels domaines avez-vous choisi d'aborder ? Cette culture immatérielle a-t-elle des spécificités ?

L.M.: Sont abordés les aspects classiques de la culture orale : contes traditionnels (par Vincent Morel), musique (par Michel Colleu), chant et danse (par Marc Clé-rivet), croyances (par Christophe Auray)... C'est peut-être la section où le tropisme rural de l'*Encyclopédie* est le plus affirmé. Un chapitre sur les croyances met bien en relief l'inscription de cette culture immatérielle dans son environnement, nombre de rituels étant liés aux éléments naturels dans l'ancienne société rurale. Cette dimension est aussi très présente dans un chapitre de Maëlle Mériaux sur les savoirs ethnobotaniques. On a enfin une contribution inédite sur les jeux et sports par le regretté Dominique Ferré, figure de l'association La Jau-



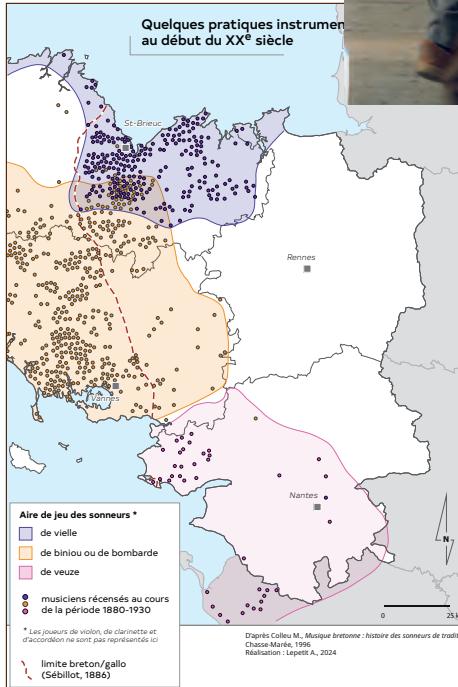
■ Carte de membre actif des Amis du parler gallo de Gilles Morin, qui en devient le président en 1978. L'association se lance alors dans une politique ambitieuse de défense et de renouveau du parler gallo (doc. coll. Dastum).



Parmi les illustrations de cet ouvrage : une partie de palets entre adolescents à Maurepas dans les années 1970 (photo coll. Musée de Bretagne, licence CC-BY-NC-ND), un concours d'Avant-deux à Rimou en 1990 (photo coll. La Bouëze), et une carte des pratiques de vielle, biniou ou bombarde et veuze au début du 20^e siècle (auteur Michel Colleu, réalisation A. Lepetit).

pitre, décédé en 2021. Toute cette matière, en Haute-Bretagne, a été abondamment collectée et étudiée, il était temps d'en proposer une synthèse.

Toutefois, notre projet n'est pas d'essentialiser une « culture gallèse » qui est elle-même, si l'on peut dire, une invention régionaliste. Beaucoup d'éléments sont d'ailleurs partagés avec des aires beaucoup plus vastes, comme des contes, des chansons, la pratique du violon... Si cette dernière est très présente en pays gallo, elle l'est aussi dans des régions plus orientales, alors qu'elle est restée très marginale en Basse-Bretagne. À une échelle plus resserrée, la pratique de la veuze se retrouve



20^e siècle. Mais le pays gallo, à l'image de toute la Bretagne, a connu un mouvement de collecte et de revitalisation dynamique, dont l'existence de cette encyclopédie est elle-même une expression. Il a eu la chance, dès le 19^e siècle, d'être le berceau du « prince des folkloristes », Paul Sébillot, qui a certainement contribué à cette vitalité. Quand on pense à l'aventure de Dastum, de la Bogue d'or à Redon ou aux assemblées de la Bouëze en Ille-et-Vilaine... On a l'image d'un mouvement relativement puissant, populaire, structuré. Certaines pratiques, enfin, ont connu un essor extraordinaire, comme le palet sur planche, dont l'aire de diffusion ne cesse de progresser... Un festival lui est-même consacré à Lanrivain, dans le Kreiz Breizh, au pays du kan-ha-diskan !

M.B. : La partie dédiée au patrimoine matériel apparaît un peu plus hétéroclite mais y appa-

raissent, par exemple, deux éléments emblématiques et toujours d'actualité, comme l'architecture rurale – comment on a habité et on habite ces maisons – et l'importante production agricole...

L.M.: Cette partie mêle en effet des sujets qu'on n'a pas forcément l'habitude de voir abordés dans le même ouvrage : arts culinaires, mobilier, architecture urbaine, architecture rurale... Dans ce dernier domaine, il y a quelques images emblématiques, comme la maison en terre du bassin de Rennes, la chaumièrre briéronne, la présence locale du schiste rouge dans la construction... On voit surtout une longue sédimentation de formes et d'usages au cours des siècles. Les hameaux-rangées, correspondant à des formes de vie communautaire très anciennes, ont été peu à peu supplantées par le modèle des fermes individuelles dispersées dans le bocage. La période des Trente Glorieuses marque une rupture, avec l'arrivée de nouveaux matériaux comme le béton, la baisse du coût de la construction, la diffusion du modèle de la maison urbaine (avec couloir, chambres indépendantes, salle d'eau...).

L'évolution a été également considérable dans le domaine agricole. Un chapitre de l'ouvrage revient sur les spécialités culinaires et les produits du terroir associés au pays gallo (la galette-saucisse, le marron de Redon, le muscadet, les huîtres de Cancale...). Mais plusieurs textes mettent aussi en avant le virage productiviste que le territoire a pris depuis les années 1960. L'Ille-et-Vilaine est devenue le premier département laitier de France, le pays de Lamballe est connu pour sa concentration en élevages porcins hors-sol, le maraîchage industriel ne cesse de gagner du terrain dans

la région nantaise... Cette trajectoire a fait des dégâts, à plus d'un titre. Largement pilotée par l'État (il suffit de penser à la politique de remembrement), elle a été relayée et encouragée par des acteurs locaux, mais aussi fortement contestée. La Loire-Atlantique est ainsi le berceau de la Confédération paysanne et de sa figure tutélaire, Bernard Lambert. Ce n'est pas pour rien que la ZAD de Notre-Dame-des-Landes a aussi bien résisté face au projet d'aéroport, qu'elle est devenue une plaque tournante de l'écologie anti-capitaliste, que les Soulèvements de la Terre y sont nés en 2021... Il y avait un terreau, un long passé de luttes paysannes qui sont aussi une part du patrimoine haut-breton.

M.B.: In fine, peut-on dire que chaque Haut-Breton retrouvera dans cet ouvrage des éléments qui composent son identité... et dont il n'avait pas forcément conscience jusque-là ?

L.M.: Tout le monde pourra y reconnaître des éléments familiers, les resituer dans un contexte plus large... Et peut-être prendre conscience qu'ils tissent une culture tout à fait légitime. Ça paraît banal de dire ça, mais il y a eu beaucoup d'auto-dénigrement dans le monde rural. Le hasard a fait que cet automne est paru un autre ouvrage, analogue dans son esprit à l'*Encyclopédie* : le *Dictionnaire des monts d'Arrée*, dirigé par François de Beaulieu (éditions Skol Vreizh). Dans une démarche proche de la nôtre, le but est d'étudier un territoire circonscrit, d'approfondir et de mettre à disposition des savoirs à partager et à faire vivre.

En tout cas, ce passage privilégié par le local, le familier, me paraît essentiel pour qu'une culture reste vivante et populaire. On peut même

dire que c'est un facteur de résilience, car c'est d'abord au niveau local que l'on fait société. Faire vivre la culture locale, c'est favoriser la transmission en dehors de l'école, c'est créer du lien intergénérationnel. Cela revient aussi à s'attacher à son environnement immédiat, à travers les toponymes, la connaissance des plantes, des paysages, des expressions, des histoires et des chansons qui chargent les lieux d'imaginaire... Cela n'implique pas de verser dans le passésisme, au contraire. Les cultures populaires rurales sont le reflet d'une société où les conditions de vie pouvaient être difficiles, où les curés régrenaient les esprits... Mais elles sont aussi le reflet d'une époque où l'on pouvait boire l'eau des rivières, et rien que pour ça, elles méritent tout notre intérêt ! Sur bien des plans, les modes de vie d'hier sont un formidable réservoir dans lequel puiser pour inventer nos vies présentes et futures. En connaissant son territoire, on sait mieux s'attacher à lui, on est mieux à même de le défendre. Et plus apte à accueillir, aussi. C'est, je crois, l'esprit de cette encyclopédie, qui s'ouvre d'ailleurs sur cette formule de l'écrivain portugais Miguel Torga : « L'universel, c'est le local moins les murs ».

*Propos recueillis par
Caroline Le Marquer*

Pascal Ory (dir.), Léandre Mandard (dir.), Haute Bretagne : L'encyclopédie, 17 × 24 cm, 592 pages. En vente en librairie et sur www.dastum.bzh/boutique.

Pascal Ory, Léandre Mandard, Laurence Prod'homme et Laurence Le Du, géographe, présenteront cet ouvrage au cours d'une conférence qui se déroulera le samedi 29 novembre à 15h à l'auditorium des Champs Libres à Rennes.